

ANNALES DE PARASITOLOGIE

HUMAINE ET COMPARÉE

Tome 48

1973

N° 2

Annales de Parasitologie (Paris), 1973, t. 48, n° 2, pp. 189 à 192

Au P^r Henri GALLIARD

Doyen honoraire de la Faculté de Médecine de Hanoï
Vice-Président de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer
Professeur honoraire de la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Officier de la Légion d'Honneur

MON CHER MAÎTRE,

Ce numéro des *Annales de Parasitologie* vous est dédié. Il est, en effet, l'hommage qu'ont voulu vous rendre vos amis, parasitologistes français ou étrangers, vos élèves, à l'occasion de votre jubilé.

L'honneur qui m'échoit d'ouvrir ces pages, vient sans doute d'avoir le dernier occupé la chaire, qu'après Raphaël Blanchard, Emile Brumpt, vous avez illustrée. Mais, il n'y a pas que cela. En me demandant de préfacier ce livre, vous vouliez affirmer une fois encore, l'affection qui nous unit depuis ce jour où vous guidiez les premiers pas de ma carrière africaine qui paraissait reproduire le scénario de la vôtre.

Il ne m'appartient pas de dire si j'ai satisfait aux ambitions que vous mettiez en moi. Je peux simplement constater qu'il me fut facile d'aborder sur le terrain, et de résoudre parfois les problèmes épidémiologiques que j'y rencontrais, tant votre enseignement avait été fait d'expériences concrètes et d'anticipation.

Vous vous étonnerez, sans doute, qu'en épigraphe de cette introduction, je n'ai pas respecté la hiérarchie consacrée des titres honorifiques. J'ai préféré choisir, parmi les multiples fonctions et distinctions qui vous ont été attribuées, celles qui me paraissent le mieux exprimer le cheminement de votre œuvre. C'est, en effet, avant tout la parasitologie tropicale que vous avez servie.

Fils d'un médecin des hôpitaux de Paris, vous étiez privilégié pour une carrière hospitalière dont la voie vous était tracée.

Mais, il y avait en vous un désir d'évasion, une obsession de parcourir le monde, qui vous pousse, très jeune, à vous engager comme pilotin sur un cargo qui, longeant la côte d'Afrique, vous amène à travers l'Atlantique, au Brésil et en Argentine.

Cette aventure ne comble pas vos espérances. Contrairement à l'adage qui fait du port le terme d'un voyage, vous le ressentez en réalité comme le seuil d'un monde de mystère que la vie de marin ne fait jamais qu'entrevoir. Il vous faut parcourir le monde et non courir d'escale en escale, sans rien comprendre, comme le font encore beaucoup de ces voyageurs modernes que j'ai rencontrés en Afrique et pour qui Douala est le Cameroun, Brazzaville le Congo, Dakar le Sénégal, capitales toutes semblables d'ailleurs, vues au travers du confort climatisé des « Relais aériens ».

Ce besoin que vous avez de vous confronter aux civilisations, à la diversité des comportements, comment mieux y répondre sinon par le biais de l'épidémiologie ?

C'est le moment capital de votre rencontre avec Emile Brumpt, qui deviendra votre Maître, et dont vous avez souvent exprimé qu'il fut aussi « un frère aîné affectueux et bon », et que vous lui devez tout. Vous sacrifiez à votre père clinicien, en étant reçu externe des hôpitaux de Paris, mais c'est Emile Brumpt, dont vous devenez l'assistant, qui façonne l'épidémiologiste dont la notoriété deviendra internationale.

Pendant quelques années, vous participez à ses côtés, à plusieurs missions antipaludiques en Corse, en Italie, Sardaigne, Espagne et en Tunisie ; 1930, est le premier départ vers vos responsabilités puisque vous dirigez durant huit mois une mission épidémiologique au Gabon. Le succès est convaincant et se confirme cinq ans plus tard, quand votre Maître et la Faculté de Médecine de Paris vous choisissent pour réorganiser et diriger en Indochine, l'Ecole de Médecine de Hanoï. Vous y séjournerez onze ans. Ce furent les années les plus riches de votre vie.

Vous y avez été un organisateur et un administrateur de talent. Directeur de l'Ecole, puis Doyen d'un établissement que vous avez su élever au rang de Faculté, vous avez créé l'un des plus beaux et des plus prestigieux centres universitaires d'Extrême-Orient. Vous lui avez donné les qualités de l'Université française, tout en sachant promouvoir sa destinée asiatique, comme en témoigne la création d'un Institut d'Anthropologie et d'un centre d'études de la Pharmacopée sino-annamite. Mais le Doyen sut aussi céder le pas au chercheur, à l'épidémiologiste.

Toute une pathologie parasitaire attendait l'explication de ses secrets. Tout attirait votre curiosité, comme le traduit la diversité de vos recherches. Vous passez de l'étude de l'hôte intermédiaire de *Clonorchis sinensis*, à celle de l'épidémiologie et de la pathologie des distomatoses hépatiques, pancréatiques et intestinales, et du cycle de *Diphyllbothrium mansonii* agent de la sparganose humaine. Vous observez la biologie de *Strongyloides stercoralis* dans les cas humains mortels et son pouvoir pathogène expérimental, tout en vous consacrant à l'épidémiologie du paludisme et à des travaux fondamentaux sur les filaires : *Dirofilaria immitis* d'abord, *Wuchereria bancrofti*, dont vous précisez la distribution géographique, le mode de transmission et les manifestations cliniques (accidents uro-génitaux, chylolympurie, orchépididymites) en collaboration avec P. Huard. Vous prouvez aussi la présence jusque-là ignorée, en Indochine chez l'homme, de *Brugia malayi*, en établissez la répartition géographique, en découvrez le vecteur, et démontrez son rôle dans l'éléphantiasis des membres inférieurs.

C'est l'essentiel de vos travaux, ce n'en est pas la totalité. Mais plutôt que d'en allonger la liste, je voudrais souligner que cette féconde période scientifique s'est déroulée dans le respect et l'amitié du peuple vietnamien.

Citant une phrase de l'empereur Khai Dinh, je dirais « que vous avez su, par le chemin de l'esprit et du cœur, respecter son passé et le faire servir à l'édification de son avenir ».

Vous m'avez bien souvent parlé de vos élèves vietnamiens dont vous admiriez l'intelligence, la patience, la précision. Nous savions tous ici, à Paris, que vous envisagiez lorsque vint l'heure du retour, de vous fixer définitivement au Viet-Nam.

Mais une guerre implacable s'engageait, qui devait durer près de trente ans. Comme quelques autres qui ne furent jamais entendus, vous en dénonciez l'absurdité.

C'est le retour à Paris, le début de la troisième période de votre vie, celle de la consécration.

Vous succédez à Emile Brumpt dans la chaire de Parasitologie après un vote unanime des membres du Conseil de la Faculté de Médecine de Paris, et vous serez élu dans les mêmes conditions à l'Académie de Médecine en 1953.

Sur le plan international, on vous voit voler de missions en congrès. A l'invitation de l'Université de Californie vous vous rendez à Tahiti et dans le Pacifique Sud pour étudier la faune des Culicidés, préciser les conditions épidémiologiques de la Filariose lymphatique et tenter les premières campagnes de masse par la Diéthylcarbamazine. Vous poserez, à Papeete, la première pierre de l'Institut de Recherches médicales de la Polynésie française, destiné à lutter contre la filariose.

En 1948, le Comité d'Organisation du VI^e Congrès de Médecine Tropicale et Malaria vous invite à Washington à exposer vos recherches sur les filarioses en Extrême-Orient.

En 1950, vous êtes à Rio de Janeiro, l'invité du Gouvernement brésilien au V^e Congrès International de Bactériologie, puis vous êtes chargé de mission en Amérique Centrale et au Mexique.

En 1951, le Doyen de la Faculté de Paris, vous charge d'une mission en Egypte et vous délègue au Congrès de Médecine du Pakistan à Karachi.

C'est à ce moment que j'entre, timide et sans ambitions universitaires, comme moniteur, puis comme assistant dans votre laboratoire. Comment en avoir, d'ailleurs, lorsque l'on est confronté à l'immense savoir d'Alain Chabaud, de Lucien Brumpt, d'Alice Buttner, d'Ho Thi Sang.

Jacques Lapierre est déjà là, puis l'équipe des « jeunes » se grossira de Golvan, de Berdonneau.

L'avenir ne se décide pas *a priori*. Le travail est l'indispensable préliminaire de toute réussite. Au « Patron », ensuite, de créer les débouchés. C'est ce que l'on a nommé « Mandarinat ». Ce n'est sûrement pas celui-ci qui justifie les sévères critiques dont on l'accable depuis quelques années.

Tous vos assistants sont devenus Professeurs, sauf un, certes, non le moins méritant ; il est mort jeune alors qu'il occupait un poste important outre-mer.

Me voici nécessairement au terme d'un hommage trop officiel pour mon goût. Pardonnez-moi d'avoir contenu mon émotion. La douceur de notre affection s'exprime mieux au long des jours où dans votre bureau, près du mien, vous continuez à travailler, à m'éclairer de vos conseils, à me choyer comme votre fils.

D^r M. LARIVIÈRE,
Professeur de Parasitologie,
Université Paris-VII.
